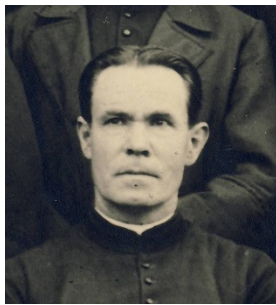




Jaouen Louis : Né le 20-05-1876 à Plouvorn ; 1900, prêtre ; 1902, professeur à Bon-Secours, Brest ; 1907, en congé ; 1908, chapelain à Monmouth (Angleterre) ; 1910, maison Saint-Joseph ; 1911, professeur à Saint-Vincent, Quimper ; 1919, professeur à Pont-Croix ; décédé le 22-08-1929.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1929 p. 640.



M. Jaouen nous quitta définitivement le vendredi-Saint. Pendant trois mois, son état ne parut guère empirer. Les médecins s'étaient-ils trompés ? Il le crut. Mais en juin, il sentit que ses forces diminuaient. Il espéra que Notre-Dame de Lourdes le guérirait ; il espérait encore au retour du pèlerinage. La Sainte Vierge ne lui accorda pas la guérison souhaitée. Au moins d'août, il devenait clair que la mort approchait rapidement. Il s'en rendit compte et se résigna sans hésitation à la mort que Dieu voulait. « Accepter la volonté de Dieu me disait-il le samedi 17 août, n'est-ce pas chose naturelle ? » Et comme, en le quittant, je lui disais : « Au revoir, jusqu'en septembre », non pas au revoir, me répondit-il mais adieu ».

Le jeudi 22 août, à la suite d'une hémorragie, il vit lui-même qu'il allait mourir. Il appela immédiatement son confesseur et reçut de M. Mévellec les derniers sacrements. Il écrivit encore, sur la demande du notaire, quelques mots, de la même écriture aussi fine et aussi élégante qu'auparavant ; ce fut ensuite l'agonie ; à onze heures, il mourait. Le samedi suivant, de nombreux fidèles de Saint-Pol et soixante-dix prêtres assistaient à ses funérailles ; M. le Curé de Saint-Pol et ses vicaires ; MM. Les Supérieurs de Pont-Croix et de Saint-Pol, avec leurs professeurs ; M. Uguen, M. Caugant. M. Levasseur, M. Rodec, M. Herry, d'autres encore, dont plusieurs l'avaient eu pour maître.

M. Jaouen passa dix-neuf ans au Petit Séminaire de Pont-Croix ; il y enseigna d'abord l'anglais, puis les lettres, dans la classe de Seconde. Après des études à Saint-Pol et au Grand Séminaire de Quimper, prêtre en 1900, il obtint la licence ès-lettres après une seule année de préparation ; il songea un moment à l'agrégation, alors accessible aux ecclésiastiques ; rappelé dans le diocèse et nommé à Notre-Dame de Bon-Secours, il y fut chargé de la Philosophie ; il était à Saint-Vincent depuis octobre 1910.

M. Jaouen fut peu connu. Peu communicatif, il garda le plus souvent au-dedans de lui ce qu'il pensait et sentait. Il était un silencieux, et se taisait volontiers. En public, il passait inaperçu et prenait rarement part à la conversation. Il observait avec perspicacité, il écoutait attentivement, il souriait fréquemment, mais prononçait à peine quelques paroles. C'était timidité de sa part, peut-être

difficulté dans l'expression, crainte de la banalité, pudeur de se découvrir lui-même. Auprès des collègues avec qui il sympathisait, il se mettait à l'aise, il causait, il plaisantait, il riait de bon cœur ; en public, au milieu d'inconnus, Il hésitait dans la prononciation des mots : là sans doute était en partie du moins, l'origine de sa timidité. De la discrétion, il s'était fait une règle ; il était sous ce rapport le moins romantique des hommes, le moins ami des confidences personnelles : « Sommes-nous si intéressants, disait-il, qu'on ait plaisir autour de nous à connaître ce que nous sommes ? » Il a souffert quelquefois ; on ne l'entendit jamais se plaindre ; ce n'est que par des indices perceptibles seulement à ses intimes qu'on soupçonnait ses peines secrètes. Il était d'une extrême sensibilité ; un rien lui faisait plaisir ; un témoignage de reconnaissance, un souvenir de la part d'anciens élèves le comblait de joie. Cette sensibilité, parce qu'elle était contenue, le disposait à des peines plus aiguës. Mais il les cachait ; « ce qui nous est intérieur, répétait-il volontiers, ne regarde que nous seuls et le bon Dieu ».

Il avait l'horreur de la banalité. Il ne la voulait pas chez lui ; il la condamnait dans les autres ; il la poursuivait dans ses élèves. Il plaisantait volontiers, sans méchanceté, les amateurs du poncif et du calqué, des phrases faites et répétées telles quelles, sans critique ; il haïssait l'impersonnel ; il visait à l'originalité. Mais l'originalité n'est pas dans la nouveauté ; elle est limpide, netteté, clarté, ce qui s'acquiert par l'effort ; il s'agit d'atteindre l'idée cachée derrière les mots, de la saisir et de la personnaliser. Mais M. Jaouen n'était nullement le frondeur qui critique et qui blâme ; il aimait seulement les idées claires. Ce qu'il détestait, c'était le pédantisme ignorant qui affirme tout parce qu'il ne sait rien ; « c'est l'ignorance qui inspire le ton dogmatique » ; M. Jaouen n'avait pas le ton dogmatique. Il apprenait à ses élèves l'humilité et les habitait à la sincérité et à la netteté de la pensée.

La précision était la note dominante de son esprit avec la pénétration dans l'observation des consciences. Il était un méditatif et avait longuement réfléchi sur la vie intérieure et les problèmes de la psychologie. Il commenta dans ses classes de nombreuses pages de Montaigne et de Racine ; je ne m'étonne pas que les meilleurs élèves aient été charmés par les explications d'un maître dont la perspicacité égalait la finesse.

Il encourageait dans ses élèves la curiosité, tout en la dirigeant ; il avait l'art de les amener à s'apercevoir eux-mêmes dans les héros classiques ; sous sa direction, on faisait à la lettre ses humanités. Volontiers, dans ses commentaires, il allait d'un sujet à un autre, uniquement guidé par l'impression : Racine le faisait parler de Shakespeare, une page de Cicéron ou de Montaigne était l'occasion de digression variées, qui se terminaient fréquemment par une remarque empruntée à l'Evangile : méthode attrayante, lorsqu'elle est maniée par un maître dont les lectures sont étendues et dont la science et l'expérience s'enrichissent chaque jour. Les élèves de Seconde gardent des causeries de leur professeur un souvenir ineffaçable.

D'une piété solide, il la voulait toute intérieure, sans démonstrations d'aucune sorte ; il lui coûtait de manifester devant d'autres des sentiments intimes : « La piété, disait-il, est communication spontanée et libre entre l'âme et Dieu ». Il avait une dévotion filiale pour Notre-Dame de Lourdes ; il s'adressait à elle avec la même confiance qu'un enfant s'adresse à sa mère. « Notre-Dame de Lourdes, nous disait-il, dès le début de sa maladie, ne peut pas ne pas guérir ; j'ai si souvent parlé d'elle ; je crois bien n'avoir fait aucune classe sans que j'ai prononcé son nom ». Notre-Dame de Lourdes l'aura présenté à son Fils et introduit dans le Ciel.